

Les Caractères de La Bruyère, livres V à X

Parcours de lecture

Livre V

La conversation, ce sont d'abord les relations d'affaires ou amicales, les fréquentations, avant d'être l'échange de propos. Bref, ce sont les relations sociales, dont la parole est le véhicule principal.

La supériorité de l'oral sur l'écrit semble amusante pour un écrivain (78) mais La Bruyère ne transcrit-il pas une certaine oralité ?

Les conversations cachent parfois difficilement la vacuité de leur contenu (5, 68) mais c'est un mal nécessaire pour la vie sociale.

C'est un art de savoir parler à propos et en s'adaptant aux circonstances, mais beaucoup de sots ne le savent pas (2) et peuvent être blessants (23, 24, 33) ; ce sont de vrais donneurs de conseil (63) ou de « mauvais plaisants », à savoir des personnes qui font des plaisanteries de mauvais goût (3, 4, 71). Certaines « grandes gueules » s'imposent dans la conversation et ne laissent plus aucune place aux autres (8, 9, 12, 14, 26, 41). Beaucoup de conversations sont des dialogues de sourds où des égos s'affrontent (67).

D'autres, par prétention, méprisent les autres (26, 69, 70, 37, 56, 57), sont pédants (11, 75, 73, 76, 77) mais ne savent pas s'adapter au temps et au milieu (74). D'autres sont incapables de se faire comprendre, comme jadis les précieuses et leurs amis (6, 7, 65, 66) ou s'expriment de manière affectée (15).

Certains ne sont capables que de critiquer (27, 59) et ne souffrent aucune contestation (28, 19). Les témoins sont lâches et condamnent celui qui a tort comme celui qui a raison (29). Certains se piquent même de sincérité pour mieux critiquer (22). Certains appuient leurs dires de grands serments (20, 21).

D'autres encore, à l'inverse, comme les « beaux esprits », savent s'adapter, plaire à tous, flatter (75, 25).

Peu savent garder le secret (79, 80, 81).

Même si La Bruyère semble mettre en avant la satire sociale, il n'est pas pour autant un misanthrope et propose en creux mais aussi plus explicitement un autre modèle, celui de l'honnête homme, parmi lesquels il se compte lui-même.

Il faut donc parler, même si parfois il faut savoir se taire. Il faut, selon l'idéal classique, trouver la mesure (10, 18), avoir du caractère sans avoir mauvais caractère (1). L'honnête homme est mesuré dans ses propos (19). Sa parole, qui n'est pas galvaudée, finira par acquérir du poids (20, 21). Il gouverne en effet ses propos et ses écrits selon la raison et non l'imagination (17). Il sait garder un secret (79).

A l'inverse des types précédents, l'honnête homme est poli (31, 32), sans pour autant renier ses convictions, à l'exemple de Montaigne (30). Mais cette politesse est nécessaire mais non suffisante (32). L'honnête homme, lui, s'adapte aux autres (48). Il ne s'impose pas (2). Il ne doit pas chercher forcément à réformer les autres (64). Il dit les choses simplement (77). Il est patient envers les importuns (5, 37).

Il va même plus loin : il met en valeur les autres (16) et veut leur faire plaisir (34). Il accepte certaines louanges sans fausse modestie (35) Il dit de bonnes choses (72, 71).

Il doit fréquenter des gens estimables comme lui (53) et doit parfois se retirer (83). Un peu de prospérité rend plus sociable l'homme d'esprit (36).

Il n'est pas méprisant (60) mais peut cependant critiquer (55). Il est très difficile pour un honnête homme de faire rire sans devenir un mauvais plaisant (3, 4).

La Bruyère évoque aussi les liens qui existent dans la société : il parle des amis (39, 61, 62, 64), des familles (43, 82, 40, 42, 44, 45, 46, 38), des voisins (47, 49, 50), du tyran domestique (13), des commerçants (42, 43), des provinciaux (51), des grands et des petits (52, 54).

Pour finir, voici la maxime du trompeur trompé (58).

Livre VI : Des biens de fortune

Dans ce livre, La Bruyère évoque la soif universelle de richesse, la cupidité humaine : tous veulent faire fortune (27, 28, 29, 35, 48, 49, 51, 58, 43, 44, 66), à part quelques sages philosophes (12, 49, 56, 59). Mais il vise particulièrement les partisans (P.T.S.), ces financiers partis de rien et devenus richissimes par des voies douteuses (8, 16, 19, 20, 21, 22, 23, 52, 78, 80). D'ailleurs, bien souvent, ils ne jouissent pas longtemps de leur fortune, soit qu'ils l'acquièrent dans la vieillesse, soit qu'ils connaissent un spectaculaire revers de fortune (14, 17, 21, 33, 49, 76, 78, 79, 80). Leur fortune masquait leur ridicule (4). Certains manquent leur ascension sociale (62). Certains rangs sociaux forcent à dépenser alors qu'ils n'ont pas de biens (81).

Une fois riches, ces parvenus tentent d'oublier d'où ils viennent et font fortune aux dépens du peuple (18, 26, 32) et des autres financiers (32). Le peuple aime à les voir punis (31). La Bruyère dénonce leur inhumanité qui leur a permis de faire fortune (18, 34, 58). Ils méprisent les pauvres et les gens de mérite (54, 55, 56). Ils ont une mine reconnaissable (53).

La Bruyère dénonce l'hypocrisie sociale, aussi bien du riche que de ses parasites qui lui font la cour (30, 2, 24, 3, 7, 11, 12, 45, 52, 46, 50). La richesse dissimule le ridicule de l'homme riche (4, 9) et l'en protège (10). Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit pour devenir riche (37, 38).

Le moraliste montre combien la société est profondément modelée par l'argent, créant des contrastes sociaux abyssaux (47) et déterminant la hiérarchie (5, 6, 36, 57, 83). Les relations sociales et même les relations familiales sont viciées par l'argent (59, 67, 68, 69, 70, 60, 61, 77).

Mais, la richesse ne fait pas le bonheur (1, 82). Elle est acquise à un prix trop coûteux physiquement et moralement (13, 25, 44). Elle ne suit pas l'homme outre-tombe (39, 40, 41, 63, 64, 65).

La folie du jeu égalise les conditions (71, 72, 73, 74, 75).

Livre VII, « De la Ville »

Ce livre très court est le tableau des mœurs des magistrats et de la haute bourgeoisie parisiens. En effet, ce qu'on appelle « la Ville » est Paris, par opposition avec « la Cour » (livre VIII) de Versailles. En fait, les deux lieux fonctionnent en miroir, l'une essayant d'imiter l'autre par vanité (7, 8, 9, 10, 11, 15, 16, 17, 18, 19) et l'on se garde bien de connaître la campagne, par snobisme (21). Leur vie est creuse (12, 6, 20). On s'y donne en spectacle ou l'on est spectateur comme au théâtre : c'est une véritable « comédie sociale » (1, 2, 3, 13). Comme à la Cour, ce petit monde de la bourgeoisie parisienne a ses partis ou coteries qui s'observent et se jalourent (4, 5). Le portrait de Thérémène (14), un bourgeois devenu très riche, montre, comme dans le livre VI, que c'est l'argent qui gouverne la société.

Les bourgeois ont dégénéré de leurs vertus d'antan (22). En creux, par cet éloge des bourgeois d'autrefois, La Bruyère fait une satire des bourgeois de son époque.

Livre VIII, De la Cour

La Cour est le lieu où réside le souverain et sa suite, puis, par métonymie, les personnes de haut rang et de haute qualité qui constituent l'entourage d'un souverain (CNRTL). C'est donc un lieu à part au sein d'un pays et qui peut paraître même étrange (74). Louis XIV a déplacé la Cour du palais du Louvre parisien au château de Versailles, où il peut surveiller la noblesse jadis turbulente et la tenir dans une sorte de prison dorée, où le courtisan esclave (12, 67, 69, 70) fait semblant d'adorer le souverain (74*, 75, 76) et passe son temps à courir après les grâces ou faveurs royales (71, 90). Louis XIV promet une nouvelle aristocratie de parvenus, issus de la roture et devenus snobs (20, 21, 60, 95 ; 24, 25, 51), qu'il met en concurrence avec l'ancienne aristocratie. Mais tous cherchent, par une lutte acharnée et pénible (4, 7, 26, 42, 52), à obtenir les faveurs royales et éviter la disgrâce (voir plus bas); pour se hisser dans la hiérarchie sociale et se comporter ensuite

comme un souverain en dehors de la Cour (11, 12*). Pour ce faire, le courtisan doit apprendre les mœurs de cette contrée étrange s'il veut parvenir et le résultat n'est pas certain (22, 47). La Bruyère, dans ce livre VIII, fournit une sorte de manuel ironique du parfait courtisan (18, 19, 35, 41, 45, 54, 61, 62). A la Cour, règnent les apparences trompeuses (6, 82, 10), qui font de la Cour un lieu de théâtre, de « comédie sociale », où les courtisans se comportent comme des acteurs (99, 2, 12* (« singes »), 13, 14, 15, 16, 17, 43, 48, 50, 61, 63, 64, 65, 83). Rappelons que le mot « hypocrite » vient du grec ancien qui signifie notamment « acteur » (2*, 10, 32, 42*, 44, 45, 49, 52, 72, 73, 81). On passe son temps à se jalouser et à s'épier (15*, 26*, 38, 39, 56, 88). Tout y est inconstant (3, 33, 34) : la faveur royale (16*, 55, 56*, 66, 68, 84, 94, 96, 97), les amis (25*, 28, 29, 30, 57, 59, 78 ; 81*, 86, (+ 87 = réponse du moraliste au 86), 31), les louanges (32*, 96*), la vertu même (62*). Tout dépend de l'intérêt que le courtisan peut tirer d'un tel (12, 22*, 23, 36, 58, 73*, 101). Malgré tous les risques encourus (37, 79, 88*), paradoxalement, le courtisan prend tellement goût à ce jeu qu'il devient une drogue (8, 46, 91).

Sans concession, le moraliste La Bruyère oppose frontalement le courtisan vicieux, vil, « petit » moralement (5, 6*, 77, 98, 100) et l'honnête homme ou homme de mérite, qui n'a bien souvent pas sa place à la Cour (1, 2*, 27, 30*, 31*, 39, 40, 44*, 53, 44^e, 89, 101), au point que les deux paraissent antinomiques (94), même s'il présente -avec une pointe d'amertume néanmoins- quelques rares contre-exemples de courtisans de mérite (92, 93). Avec sa sensibilité d'écrivain, il condamne violemment les diseurs de bons mots et la finesse (80, 85). Cependant, La Bruyère justifie sa place à la Cour en y voyant une place idéale pour observer cette comédie sociale, un lieu finalement instructif à la manière d'un contre-exemple (9, 50*, 60*).

Livre IX, Des Grands

La Bruyère se plaît à dire que les hommes sont foncièrement égaux de nature, même s'ils ne le sont pas socialement (29 ; 47). Peu de choses les séparent, parfois les meilleures comme la bravoure (41) ou seulement les moyens financiers (28). Et même, pour les vices, rien ne les distingue (53). Cependant, La Bruyère admet la supériorité morale du peuple (25) mais ce dernier est aveugle sur les grands (1). Le moraliste constate en effet le manque de vertu des grands, pris dans le luxe (4 ; 12 ; 13 ; 36). C'est en partie parce qu'ils manquent de discernement (54) : plutôt que de s'entourer de gens de mérite (12 ; 35), ils préfèrent des aventuriers sans scrupules (13). Ils préfèrent tous ces courtisans qui leur sont complémentaires (5 ; 14) et qui les flattent (49) et parfois les gouvernent (15), même s'ils les méprisent dans le même temps (18) et se montrent ingrats envers eux (7 ; 11 ; 38). Leurs serviteurs les dépassent d'ailleurs parfois en mérite, comme La Bruyère ! (3 ; 8 ; 21) ou sont au contraire aussi orgueilleux qu'eux (33). Les grands devraient faire plaisir aux hommes de bien (31). Les courtisans, même s'ils flattent les grands (17), les méprisent eux aussi (37) ou alternent entre amour et haine (16 ; 22bis ; 51 ; 55). La Bruyère fait une liste des « maladies » du grand : nous avons déjà vu l'ingratitude et le manque de discernement. Ils sont vaniteux (19 ; 23 ; 45 ; 46 ; 50 (Pamphile)), inaccessibles (32), oisifs (24), font des promesses en l'air (6 ; 48), manquent de goût (27 ; 42).

La Bruyère, qui a été le précepteur d'un grand, propose au grand d'être bien plutôt un modèle pour les autres, d'autant qu'il a de l'influence (2).

Livre X, Du Souverain ou de la République

La Bruyère commence étrangement par une affirmation de soumission à n'importe quelle forme de gouvernement (1), pour, immédiatement après critiquer violemment la tyrannie et le despotisme (2, 3, 4). Le parfait gouvernement est une saine collaboration entre le souverain et son peuple dans la recherche du Bien commun (8, 24, 26, 28, 32).

Dans ce livre, il réfléchit sur le rôle du souverain, mais aussi de ses conseillers et du peuple.

1/ Le souverain : il est si terriblement seul qu'il cherche des confidents, des amis, des favoris (14, 15, 16, 17, 18, 20, 21). Il doit faire preuve de discernement dans ce choix car il peut être bien (21, 23) ou mal (22, 24) conseillé, d'autant que son poste lui donne un pouvoir énorme (30). La Bruyère plaint le souverain qui doit